

Générations féministes

Défiant la suprématie sociale masculine, le féminisme contemporain s'est révélé être l'un des mouvements sociaux parmi les plus marquants du XX^e siècle. Le fait d'être traversé par des courants contradictoires n'empêcha pas le mouvement d'assurer son unification. Ni aux femmes, en se mettant à défendre une représentation d'elles-mêmes affectant la société dans son ensemble, d'endosser un rôle social inédit dans la réorganisation des affaires humaines. Les vagues successives et différenciées du féminisme l'ont conduit finalement vers une phase de son histoire où se pose de manière inquiète la question de sa transition générationnelle. Comme mouvement social, le féminisme a-t-il un avenir ?

Albert Bastenier

Comme mouvement, le féminisme contemporain s'est affirmé d'abord aux États-Unis vers la fin des années soixante, en Europe ensuite dans le courant des années septante, avant de se diffuser sur la planète entière au cours des années ultérieures. De l'ensemble des luttes qu'il a menées durant de cette période, on peut assurément prétendre qu'elles procédèrent d'une inspiration complexe, contradictoire dans ses divergences théoriques et conflictuelle même dans ses diverses expressions concrètes. En vue de s'y opposer, ses adversaires ne se sont

d'ailleurs pas privés de le souligner. Toutes cependant furent orientées vers une redéfinition de la place et du rôle des femmes dans la société. Et, rétrospectivement, il faut constater que, au travers de ces luttes loin d'être unifiées, le féminisme s'est imposé comme l'un des mouvements sociaux des plus marquants du XX^e siècle.

SORTIR DE LA DOMINATION VIRILE

Défiant la suprématie sociale masculine, il n'a certes pas supprimé *sine die* la hiérarchisation d'une humanité ancestrale-

ment établie sur un partage inégal entre les sexes. Il a toutefois créé des opinions, fait naître des sentiments, modifié des usages, suggéré des comportements inédits dans les rapports entre les femmes et les hommes. De cette manière, il a formulé un principe de compréhension du passé et de mise en chantier d'une autre société. Cependant, même si l'idée de « progrès », pour sa part si contestée en une fin de siècle qui a perdu de son assurance, semble s'être réfugiée alors dans l'histoire des femmes, il n'y aurait pas beaucoup de sens à vouloir parler, là plus qu'ailleurs, d'une « fin de l'histoire ». Car le partage inégal dont il s'agit demeure. Ce que le féminisme est parvenu à faire admettre, c'est son caractère contingent et socialement construit. Dans sa prise en charge d'un remodelage de l'identité féminine, il a mis en lumière d'une manière particulièrement probante la part culturo-symbolique de l'agir humain, ce que la culture arrive à subvertir en même temps qu'à créer dans la vie collective. En éclairant d'un jour nouveau ce que l'on appelle désormais le « genre », le féminisme a fait apparaître, mieux que tout autre mouvement, la complexité des liens qui associent la nature à la culture dans l'interaction permanente qu'est la vie collective.

Ce faisant, le mouvement des femmes a aussi montré ce qu'il importe de prendre en compte lorsqu'on se range du côté du changement plutôt que de la stagnation sociale: non pas d'abord ce qui semble s'imposer comme la nature fatale des choses, mais plutôt ce que la culture parvient à faire de cette nature. Cette culture

qui est irremplaçable certes en ce qu'elle nous rend aptes à penser et organiser l'existence, est toujours ambiguë aussi, puisque, à partir d'une différence naturelle, elle arrive à fabriquer une différenciation sociale hiérarchisatrice des rapports entre les êtres. Pour les femmes et les hommes, il en a résulté une union qui est en même temps une opposition dans l'inégalité, des rapports tendus ou même conflictuels entre eux. Cela parce que leur association, qui passe pour reposer sur des critères naturels, souffre en réalité d'une accablante soumission des premières aux seconds. Or, plutôt que d'admettre que cette situation découle d'une domination historique de la virilité, une certaine culture préfère suggérer qu'elle est liée à un irréductible « ordre des corps », comme si elle dépendait d'une vérité éternelle. À cet égard, les questions du féminisme approfondissent la nouvelle métaphysique qu'ambitionne d'être la pensée démocratique. Elles participent au mouvement de la modernité qui cherche à transformer l'ontologie en anthropologie, tenant pour illégitime tout entendement qui prétendrait nier aux êtres humains le droit de se définir eux-mêmes et de décider de leurs manières de vivre ensemble.

Les revendications féminines ont derrière elles une histoire plus ancienne que celle du xx^e siècle. Toutefois, leur montée en puissance doit se comprendre dans la relation qu'elles entretiennent avec les idéaux démocratiques au travers desquels, telle une « passion pour l'égalité des conditions », notre société conçoit son propre engendrement. Et si d'autres

convictions, issues, quant à elles, de la rationalité universaliste des Lumières y jouent aussi un rôle important, c'est cette passion-là qui constitue le foyer des aspirations sociales qui guident les sociétés modernes. Comme le dit Tocqueville, c'est elle qui est génératrice des lois et des mœurs au travers desquelles se cherche le point extrême d'un imaginaire où la liberté de tous se confond avec leur égalité. Ce n'est néanmoins qu'avec ce que l'on a appelé la « seconde révolution individualiste » des années soixante que s'est culturellement fortifiée cette exigence, au point de conduire les femmes, avec une force jamais observée auparavant, à se faire les protagonistes d'un processus social spécifique: exister dans l'espace public non plus en tant que membres quelconques de la société, mais comme femmes, en tant que groupe spécifique et intervenant comme tel sur la scène collective.

La sortie de l'anonymat de celles qui longtemps ne furent que les membres de familles dont les chefs les représentaient et non pas des individualités propres, devait rapidement faire apparaître le patriarcat comme le ressort d'un système de domination infiltrant tous les réseaux de l'organisation sociale. Et la lutte à son encontre ne pouvait être menée qu'au travers de la création d'un espace public pourvu de normes nouvelles. Face à la figure des hommes pères de famille traditionnellement associée à celle des monarques ou des dictateurs pères des peuples et de Dieu père de tous les hommes, la logique du commandement pesant sur les femmes allait se retrouver au centre des controverses instaurées par

le soulèvement féminin. Le monde de la famille, protégé mais dominé aussi, s'est alors brusquement ouvert, avec une dose d'agressivité à l'égard des « mecs », porteurs — volontaires ou involontaires — de la virilité emblématique d'un ordre qu'il fallait combattre.

Ainsi, des femmes commencèrent à endosser un rôle de réorganisatrices de l'espace des affaires humaines, à défendre une représentation d'elles-mêmes affectant la société dans son ensemble. C'est ce qui explique que la force d'attraction du mouvement ne se borna jamais à leur seul rang et que son onde de choc suscita tant de résistances. Il reste que trois ou quatre décennies après son émergence, le jugement qu'un nombre de plus en plus important de femmes et d'hommes porte sur les institutions expressives du patriarcat s'est profondément transformé. De nombreuses discriminations subsistent et, dans certains cas, elles se sont même aggravées. Mais plus personne n'ose en parler comme d'une chose naturelle et acceptable. La transformation culturelle des mentalités a donc été énorme.

Mais comment parler de l'avenir du féminisme, des divers courants qui le traversent et, surtout, des générations successives auxquelles il incombe de le porter, sans évoquer ses développements initiaux aux États-Unis où, telle une déferlante, il a acquis rapidement une importance décisive¹?

UNE PREMIÈRE VAGUE AMÉRICAINE

Ce qu'on appelle le féminisme libéral est apparu en 1966 avec la constitution de la

¹ Sans le suivre en tous points, nous recourons ici aux informations que fournit Manuel Castells dans le chapitre qu'il consacre au féminisme dans *Le pouvoir de l'identité*, Fayard, 1999.

National Organization of Women sous la houlette de Betty Friedan, une femme de lettres dont l'objectif initial était l'obtention d'une égalité des droits pour les femmes dans tous les domaines de la vie économique, politique et culturelle. Le féminisme radical, quant à lui, moins bourgeois et plus politique, fut porté à ses origines par le Women's Liberation Movement, dont la naissance fut marquée symboliquement par l'autodafé de leurs sous-vêtements par des jeunes Américaines perturbant l'élection de Miss America en 1968. Elles entendaient ainsi jeter dans les « poubelles de la liberté » ce genre de manifestation où, par le biais d'une certaine culture, le corps des femmes semble hypostasié en même temps qu'elles en sont réduites au statut d'objet du désir masculin. C'est-à-dire une culture au sein de laquelle leur « différence naturelle » est manipulée et devient la source d'une inégalité. Étudiantes et intellectuelles pour la plupart, ces femmes admiratrices de Simone de Beauvoir — dont *Le deuxième sexe*, publié en 1949, était déjà connu et bien plus lu aux États-Unis qu'en Europe — font usage des catégories du marxisme et de la psychanalyse. Cependant, leur compréhension des choses n'est déjà plus commandée par la lutte des classes mais par celle des sexes. Car, disent-elles, la forme la plus ancienne de la domination est celle des hommes et non du capital. Elles entraîneront dans leur sillage une multitude de femmes ayant fait l'expérience de cette domination au sein même de la New Left américaine.

La première convention nationale féministe, réunissant des libérales et des radicales, se tint peu de temps après à Chicago et la prise de distance vis-à-vis des groupes de gauche dominés par les hommes permit la rapide multiplication des *consciousness raising groups*. Réservés aux femmes pour y construire leur conscience propre, ces groupes jouèrent un rôle décisif dans le développement du mouvement. Ils ont permis notamment l'apparition des féministes lesbiennes, dont la présence fut initialement une source de tensions, mais dont la détermination militante, la créativité intellectuelle et l'innovation théorique constituèrent pour le féminisme un apport de première importance en même temps qu'un défi interne de taille puisqu'elles l'obligeaient à débattre au sujet des conceptions réputées normales ou anormales de la sexualité. Dès le début des années septante, les luttes entre les différentes expressions du mouvement furent âpres. Elles suscitérent de nombreux clivages et l'influence de « l'avant-garde lesbienne » ne cessa de provoquer des affrontements séparatistes. Le plus remarquable toutefois est que, dans la pratique, au cours des années qui suivirent, ces diverses tendances s'entremêlèrent et que les ponts jetés entre les composantes du féminisme furent suffisants pour maintenir l'unité de la cause. De manière inattendue, le battage médiatique de la presse à grand tirage qui leur était hostile au départ ne fut pas étranger à la popularité qu'acquirent progressivement les positions du mouvement. L'effet paradoxal de la presse, des magazines et la publicité adressée aux femmes fut de

populariser autant les revendications féministes que d'inculquer les schèmes de comportements conformes aux intérêts du marché féminin. Et, à partir de 1980, les sondages montrèrent que la grande majorité des femmes américaines affichaient une opinion positive à l'égard des thèmes féministes. Au bilan, malgré la tournure souvent passionnelle que prirent les divergences au sein du mouvement, surmontant même le tournant régressif (le *backlash*) de la fin de cette décennie, le terme « féminisme » était devenu l'étendard commun de la lutte contre toutes les formes d'oppression subies par les femmes.

UNE SECONDE VAGUE EUROPÉENNE

Avec Simone de Beauvoir, le travail théorique du féminisme avait commencé très tôt en Europe. Pourtant, il ne s'y est organisé qu'à partir des années septante. À l'ouest et au nord du continent — car à l'est, les féministes furent fortement bridées par les partis communistes qui considéraient leurs questions comme un « front secondaire » et ne leur laissaient qu'une faible marge d'autonomie —, il s'est développé dans une constellation de groupes portant l'empreinte des divers contextes nationaux, mais débattant tous vivement de l'inégalité économique et juridique entre les sexes, de la séparation ou de la collaboration qu'il fallait avoir avec les hommes et des critères sur lesquels repose la différence entre les sexes. On s'y montra sensible aussi à la question de l'impact du féminisme sur le code des relations entre hommes et femmes et à l'ignominie que certains antiféministes

font peser sur le mouvement en ce qu'il provoque un trouble dans les rapports amoureux entre eux. Mais, en même temps, s'affirma pragmatiquement une problématique spécifique des femmes au sein des institutions sociales existantes. Un front de lutte pour leurs intérêts traversa la société, allant des associations professionnelles jusqu'aux partis et aux hautes administrations publiques en vue d'obtenir un ajustement juridique des droits et un soutien politique en faveur d'actions positives. Cette dimension de l'action propre au féminisme institutionnel a intensifié un travail de lobbying des femmes déjà informellement entamé avant la guerre au sein de la Société des Nations et qui s'institutionnalisa alors au sein de l'O.N.U. Au travers de diverses conventions internationales, il a permis aux femmes d'exercer une influence « par le haut ». Dans le cadre de l'Union européenne également, l'impact du droit communautaire supranational a constitué un lieu d'influence important où le mouvement est parvenu à imposer la question des femmes à l'agenda politique des pays membres.

Après les années fortes du démarrage, celles qu'idéalisent les féministes de la première heure, le mouvement connut en Europe, liée à la récession économique, la période du refoulement des femmes vers leurs foyers. Mais, à côté du féminisme institutionnel poursuivant sa trajectoire, les années nonante virent apparaître une nouvelle préoccupation théorique portée par des femmes intensifiant le travail de redéfinition de ce en quoi réside la « modernité des sexes ». Divers courants

alimentèrent cette nouvelle phase d'interrogation qui, à l'heure de la mondialisation, fut menée au travers d'incessants échanges non seulement entre l'Europe et l'Amérique du Nord, mais aussi avec le « reste » du monde. Avant d'en parler, l'aspect d'internationalisation mérite que l'on s'y arrête.

LA MONDIALISATION DE LA QUESTION

L'intensification des échanges à l'échelle planétaire recontextualise l'action du féminisme qui s'en trouve de fait associé au processus de mondialisation caractéristique de la fin du siècle. Or, à plus d'un égard, cette mondialisation se déploie sous les auspices d'une mise en ordre occidentale du monde et revêt même certains traits d'une « guerre des cultures ». Des répercussions en résultent pour le développement du féminisme hors Occident. Car, si s'expriment là des antiféminismes virulents, on ne saurait les expliquer uniquement à partir du machisme de « mâles prémodernes ». L'universalisme abstrait de la pensée occidentale est aussi en cause, parce que sa logique n'a cessé de produire un mépris postcolonial des cultures « autres ». Et, pour ses adversaires, le féminisme constitue l'un des vecteurs de sa propagation. Ainsi, malgré la pression des grandes organisations internationales sur les États pour qu'ils inscrivent la question des droits intrafamiliaux des femmes ou de leur accès à l'éducation parmi leurs priorités politiques, cette perspective est suivie de peu d'effets tant elle heurte les cultures et les modes de vie des pays concernés. Pour

les théoriciennes du féminisme, qui ont appris à débusquer les effets de domination qu'une culture parvient à exercer dans les rapports sociaux, il y a là une exigence de déconstruction intellectuelle supplémentaire qui, pour n'être pas entièrement nouvelle, n'en a pas moins été trop peu prise en compte par le passé. C'est d'ailleurs à l'intérieur même des frontières européennes que cette exigence s'est déjà fait sentir. Dans la controverse sur le port du voile à l'école par les filles arabo-musulmanes, par exemple, on ne peut minimiser la pression forte exercée par l'universalisme abstrait auquel se rallie une fraction des féministes européennes. Les représentantes de cette version illuminée de la modernité n'ont laissé place à aucune interrogation sérieuse au sujet de ce qui pouvait bien se passer dans la tête des jeunes filles pour lesquelles le port du voile devenait une option envisageable. Elles sont donc intervenues dans le débat comme si rien ne pouvait arriver de meilleur à toute femme que de rejoindre sans délai leur vision monolithique du monde.

L'APPROFONDISSEMENT DES ANNÉES NONANTE

Dans la réflexion féministe qui s'approfondit au cours des années nonante, un premier courant alimente ce que l'on appelle le féminisme culturel ou le néoféminisme. Revenant sur le contenu de la cause des femmes, il se demande si l'« ordre symbolique des pères » n'a pas culturellement gardé sa force ancienne en raison d'une sorte de dévaluation de celui des mères opérée par les féministes elles-

mêmes en ce qu'elles ont accepté de couper les femmes de leur féminité et de leur maternité que même certaines lesbiennes revendiquent. Ce n'est dès lors plus qu'une mémoire incomplète et incertaine qu'elles transmettent à leurs filles, qui en oublient d'autant plus facilement les luttes du passé. Or c'est parce que les femmes comme femmes continuent à avoir moins de valeur symbolique que les hommes que la vie sociale peut continuer à les minoriser en dépit de la mise en place d'une législation à peu près égalitaire.

À partir de là, le néoféminisme soutient que la féminité et la masculinité constituent bien des identités distinctes, qui procèdent de deux sexes différents, mais qui pour autant ne sauraient être confondus avec ce que le genre en a fait, ni avec les injonctions sociales qui passent pour en découler. Et ce n'est pas parce que la liberté revendiquée au sein de la culture moderne veut dissoudre l'autorité que l'ordre traditionnel des corps exerce sur les individus que, pour autant, les conditions sexuées distinctes en sont abolies. Même dans la « société des individus », une sexuation des êtres continue d'exister qui les empêche de se définir selon une impensable destinée monadique de chacun où le sexe ne servirait plus de base à aucune structuration. À l'évidence, tant dans l'homosexualité que dans l'hétérosexualité, la sexuation continue d'intervenir comme source d'un désir d'union et non pas d'indifférence mutuelle. Car elle fait partie d'une « nature » partagée qu'il n'est pas possible de vider de tout contenu en la renvoyant à un passé d'obscurantisme et d'inégalité. Certes, le désir sexué

n'existe que comme labile et modulable, puisqu'il n'a acquis son profil que dans les méandres de la culture. Mais cette culture elle-même est une chose partagée aussi. Et l'exigence de liberté pour chacun qu'elle véhicule n'équivaut pas plus à un postulat de radicale indépendance vis-à-vis de la nature que vis-à-vis des autres. Ce n'est d'ailleurs qu'à partir de l'appartenance de tous à une commune nature en même temps qu'à une commune culture, ensemble fondatrices du lien social, qu'il devient possible d'affirmer que les êtres humains naissent et demeurent libres et égaux. De là seulement peut découler l'exigence d'une déhiérarchisation des conditions féminine et masculine.

Ce qui importe du point de vue du néoféminisme, c'est donc la vérité du désir toujours sexué des individus. Et l'objet de ce désir n'étant accessible que par la rencontre et non dans l'isolement, il est instaurateur de rapports de sexe qui sont toujours sociaux. Quant aux modalités de ces rapports, elles ne se déduisent pas nécessairement d'une complémentarité anatomique entre des organes différents. La seule exigence que maintient la culture commune est que cette rencontre, quelle qu'en soit la modalité, ne soit pas destructrice du lien social. Et pour ce qui concerne la critique qui mettrait en doute que l'on puisse parler d'une relation véritable lorsque la dualité équivaut au redoublement du même, on fera valoir que même avec l'homosexualité, on reste dans le registre de la rencontre de deux désirs qui non seulement ne sont pas déssexualisés, mais qui peuvent s'appuyer, tout comme dans l'hétérosexualité

d'ailleurs, sur bien d'autres différences que celle des appareils génitaux. On peut faire valoir enfin que l'expérience du passé rend difficile de parer l'hétérosexualité seule de toutes les vertus socialisatrices. Nous sommes entrés dans une époque de multiplicité où toute tentative d'en revenir à une détermination sexuelle unique est vouée à l'échec.

Une seconde veine de réflexion des années nonante se situe dans la mouvance du lesbianisme qui, quant à lui, demeure attaché à la conviction qu'une remise en question de la sexualité entraîne nécessairement une interrogation radicale sur ce que la société a de plus fondamental dans la famille, l'enfant, la reproduction et l'économie. Toutefois, parce que les lesbiennes ont toujours besoin d'accéder à la légitimité d'une existence sexuelle différente, elles continuent — comme depuis les débuts — d'associer la radicalité de leur cause à celle du féminisme classique. Car d'une façon ou d'une autre, ce dernier contribue à la déstabilisation des rôles sexuels figés et des identités de genre. En ces années, le courant lesbien met cependant en discussion les insuffisances du féminisme établi, faisant observer qu'il suscite déjà une spectaculaire désaffection au sein des générations les plus jeunes. On peut pointer ici celles des lesbiennes qui soutiennent désormais que les identités sexuées différenciées constituent un facteur de maintien de l'oppression des femmes. Or il s'agirait plutôt de l'éliminer. Il faut donc clairement renoncer à la séparation, disent-elles, et aller vers un rapprochement des sexes. Le mouvement

féministe tout comme les réseaux gays et lesbiens doivent promouvoir une mixité en dehors de laquelle les jeunes ne perçoivent d'ailleurs plus autre chose que du sectarisme. C'est dans cette perspective qu'a pris naissance le courant postidentitaire queer — qui rassemble principalement des lesbiennes et des gays, mais aussi des travestis, des transsexuels et autres hors-la-loi du sexe — qui préconise un horizon sexuel de fluidité et de suspension sinon de disparition des identités différenciées au profit d'une problématique « transgenre ». Est affirmé ici que seule une indétermination transgressive tant du sexe biologique que du genre social parviendra à surmonter les apories dans lesquelles s'échoue la normativité universaliste lorsqu'elle tente de penser « l'égalité dans la différence ». L'émancipation de tous exige de désobjectiver toutes les postures différentielles. Au travers de ce déconstructivisme radical qui dénature à l'extrême la différence sexuelle, les queer entendent promouvoir une sorte de postféminisme et mettre en garde vis-à-vis des illusions réformistes du féminisme classique qui ne renonce pas complètement à l'essentialisation de l'identité féminine. Il persiste à favoriser le déploiement des identités respectives de femmes et d'hommes, alors que le dépassement du patriarcat enlève toute garantie à leur conjugalité et que la vie familiale s'oriente vers des formes multiples.

LE FÉMINISME EN PANNE

Mais les années nonante furent également celles à partir desquelles le « nous »

des femmes a d'une certaine manière volé en éclat. Non pas tellement parce que le clivage entre universalistes et différentialistes se serait creusé, mais parce que la question de la transition générationnelle au sein du féminisme devint une inquiétude. Le mouvement se révéla comme en panne, faute non pas d'objectifs à poursuivre mais de militantes pour les prendre en charge. La tonalité des publications féministes témoigne de cette situation lorsqu'elles s'interrogent sur ce qu'est le féminisme de celles qui sont nées après 1968, pourquoi elles sont si peu nombreuses à s'engager dans l'action, si le mouvement ne connaît pas le même désinvestissement militant que bien d'autres organisations sociales. Le caractère inachevé des luttes contre la domination patriarcale rend toutefois difficile le diagnostic sur cette nouvelle situation.

On peut observer que, à ce moment-là, après avoir initialement tourné leur regard vers l'Amérique, nombre de féministes européennes ne se reconnaissent plus dans le miroir tendu par leurs consœurs d'outre-Atlantique, pour lesquelles la prise de conscience des relations de genre semble avoir dérapé vers un nouveau puritanisme sexuel et s'être finalement échoué dans cette sorte de haine de toute mixité. C'est ce que l'obsession « politiquement correcte » vis-à-vis du harcèlement sexuel mettrait en lumière. Mais s'il en fut bien ainsi, il devient évidemment difficile de soutenir que la distance prise par nombre de représentantes de la plus jeune génération des femmes en Europe — celles qui aujourd'hui

se démarquent du mot « féminisme » lui-même en ce qu'il suggérerait une perpétuelle agressivité à l'égard des « mecs » — s'expliquerait par le fait que le mouvement serait allé trop loin dans sa logique victimaire.

Pour d'autres, la panne du féminisme serait à rapprocher d'une déception : celle découlant de ce que, contrairement aux convictions de l'aile radicale du mouvement, l'accès à une égalité des droits entre les hommes et les femmes ne fut pas porteur de la libération attendue d'avec l'ordre familial complice du patriarcat. Car il est déjà perceptible à l'époque que ni la sortie des femmes de leur subordination ni celle des homosexuels de leur dissimulation ne vont dans le sens de la « rupture libidinale majeure », capable de transformer l'ordre politico-économique général dont la condition soumise des femmes passait pour être le verrou. Parait même déconcertant qu'au rêve des années septante d'une possible abolition de la famille comme structure d'oppression, ait succédé, malgré les incertitudes profondes qui caractérisent la famille, un familialisme retrouvé et, de la part des anciennes minorités sexuelles persécutées, une forte volonté d'intégration aux normes conjugales communes. Tout se passe comme si, de plus en plus dissociée de la virilité de son chef, la famille, désacralisée et pleine de blessures silencieuses, demeurerait néanmoins l'institution la plus forte, séduisante ou captatrice, de la vie sociale.

Alors, trop victimaire ou illusoirement révolutionnaire le mouvement des femmes ?

À la vérité, les raisons de sa torpeur actuelle ne sont pas limpides et, pour cette raison, le plus sage est d'éviter que les opinions toutes faites au sujet de son avenir ne se figent. En n'omettant pas de faire remarquer toutefois qu'au bilan de sa prise en charge de l'inégalité pesant sur la condition des femmes, il a surtout joué jusqu'ici dans le sens d'une organisation plus individualiste des destins personnels et familiaux ainsi que d'une éclosion de nouveaux modes de parentalité. En cela, le mouvement a contribué à faire de la famille le lieu d'une des expériences subjectives majeures de notre époque, fortifiant en même temps l'idée que la modernité réside dans ce que chacun doit pouvoir se réaliser dans ce qu'il veut. De cette manière, le féminisme a certainement contribué à la marche de la société vers l'égalité démocratique. Mais il faut ajouter immédiatement que son histoire n'est pas achevée. Et si la question de sa transmission générationnelle vient à se poser aujourd'hui dans l'incertitude, c'est parce qu'il s'agit aussi d'une transition qui demande d'être comprise à partir des transformations que le mouvement lui-même a suscitées dans la définition de la modernité des sexes.

LA TRANSITION GÉNÉRATIONNELLE

La compréhension du déficit de mobilisation dont le mouvement féministe souffre suscite deux ordres de questions non exclusifs l'un de l'autre. Tout d'abord, celui de la mémoire de ses luttes que le mouvement des femmes a toujours éprouvé quelques difficultés à transmettre. Ensuite, du type de mouvement

social qu'il est et les implications que cela a sur sa composition, ses développements et sa transmission générationnelle.

À la fin du siècle, l'espace de liberté des jeunes femmes s'était considérablement élargi et ne ressemblait déjà plus à celui de leurs mères. Leurs revendications ne doivent donc pas nécessairement être les mêmes que celles de leurs aînées. Mais ceci n'empêche pas de se demander si l'effervescence et les succès, qu'a connus le premier féminisme en dépit de ses tensions internes récurrentes, ne se sont pas estompés au même rythme qu'un modèle individualiste de conduite devenait culturellement prégnant au sein des générations montantes. Pourquoi ces jeunes femmes tiennent-elles le principe égalitaire pour acquis alors qu'une reproduction de fait des discriminations est visible? Cette question qui ne paraît même plus se poser pour elles ne retrouvera-t-elle sa pertinence qu'aux détours des expériences du sexisme durable que la vie leur fera faire? C'est à partir de cette « illusion » des jeunes que de nombreuses anciennes et mères féministes s'expliquent l'attitude des filles d'aujourd'hui qui affirment ne pas l'être. Il faut se rappeler pourtant que, dans son histoire longue, le mouvement des femmes a toujours eu quelque peine à se transmettre d'une génération à l'autre. De manière répétée s'est observée cette ignorance de la vie de leurs mères par les filles toujours enclines à gommer les luttes anciennes. Pareille difficulté de transmission est certainement liée à ce que jusqu'ici, lorsque l'exigence féministe réclamait publiquement affranchissement ou émancipation,

elle ne cessait de se heurter à une caricature d'elle-même capable d'inspirer aux femmes une sorte de retrait, conscient ou inconscient, vis-à-vis de ses conséquences réelles. C'est en tout cas ce que l'ambiguïté de l'expression « je ne suis pas féministe mais... », que nombre de femmes continuent d'utiliser, incite à penser. N'explique-t-elle pas des attentes réelles à l'égard d'un positionnement social qui, cependant, effraie par la profondeur du bouleversement des rôles qu'il suppose? À cet égard, l'antiféminisme continue d'engendrer chez beaucoup, non pas le rejet mais l'adoption d'un féminisme discret qui ne peut s'avouer à lui-même que dans la réassurance d'une distanciation verbale. Mais un tel féminisme exclut évidemment de se dire de mère à fille telle une mémoire militante. Ici, une fois encore, l'ordre symbolique de la mère demeure faible face à celui du père.

La question des générations est toujours importante lorsqu'il s'agit du devenir d'un mouvement social. Elle est celle de savoir si les identités collectives conservent leur cohérence dans la durée ou si elles se transforment sans véritablement se transmettre, de telle sorte que l'on se trouve à intervalles réguliers devant de nouveaux participants qui doivent redéfinir la situation. Or le féminisme est un mouvement d'expression identitaire complexe, qui associe des constituants multiples — culturels, mais en même temps économiques et politiques — et des objectifs apparemment hétérogènes poursuivis par des groupes non accordés entre eux. Un tel assemblage ne correspond que

de loin à l'idée que l'on s'est habituellement fait des mouvements sociaux « classiques », organisés autour d'objectifs clairs et unifiés, encadrés et disciplinés dans des normes d'action comme put l'être, par exemple, dans le contexte de la société industrielle, le mouvement ouvrier. Or, si ce dernier passe pour fournir la matrice — quelque peu léniniste! — qui devrait être celle de toute action militante, il faut admettre que le mouvement des femmes, à aucun moment de son histoire, n'a revêtu une telle configuration qu'il s'agirait de voir se transmettre aujourd'hui d'une génération à l'autre. Au travers des tendances et des vagues dans lesquelles il a été vécu, sa seule « essence » identitaire commune fut celle d'une opposition au patriarcat. Ce qui est tout à la fois beaucoup et peu. Beaucoup, énorme même, en travail de subversion de l'inertie des cadres culturels qui, au-delà de l'obtention juridique des mêmes droits pour tous, continuent malgré tout à assurer aux hommes une hégémonie sociale de fait. Peu, insuffisant même, en ce qu'une fois les cadres juridiques transformés, la lutte contre le patriarcat ne parvient plus à matérialiser dans un mouvement particulier son objectif spécifique. Il lui faut alors réinscrire ses luttes dans des coalitions avec d'autres mouvements qui, sur la base d'un « horizon collectif », s'assignent des tâches communes. Tâches communes qu'il s'agit néanmoins de mener en les expurgeant des influences du patriarcat qui demeure culturellement présent partout.

Ceci revient-il à convier le mouvement des femmes comme tel à se saborder en

vue de permettre que l'énergie de ses membres actuels ou potentiels s'investisse ailleurs? Si la trajectoire des premières vagues du féminisme ne constitue pas un modèle obligé pour les générations ultérieures, on ne saurait prétendre pour autant que l'efficacité dont il a su faire historiquement la preuve antérieurement serait définitivement tarie et qu'il aurait accompli tout ce que l'on pouvait attendre de lui. Et à ceux qui en appellent à un postféminisme inspiré du courant queer, luttant tout à la fois contre les identités de sexe et de genre qui seraient les véritables obstacles à la conception universaliste de l'individu autonome, l'unique perspective aussi capable de redéfinir les objectifs à poursuivre par les nouvelles générations qui ne veulent pas entendre parler de la « guerre des sexes », on objectera le caractère abstrait d'une telle représentation de la réalité sociale. Cette dernière n'a jamais été peuplée d'êtres non différenciés et libres de toute appartenance — dont celle du sexe —, libres mais « sans qualités » aurait-on envie de dire à la manière de Musil, dont l'individualisme libéral cherche en effet à nous faire rêver. Car, en dehors des appartenances sociales et culturelles, la perspective d'émancipation ne perdrait-elle pas la réalité de son

sol? Même conflictuelles, ne sont-elles pas l'irremplaçable terreau des convictions et de la vitalité des solidarités morales auxquelles on tient? Le premier féminisme, né il y a trente ou quarante ans, le sait bien, lui, qui, peuplé de sensibilités différenciées, y trouva paradoxalement le ressort puissant de son action. On souhaite dès lors qu'il ne le perde pas: le caractère conflictuel interne mais malgré tout dialogique d'un mouvement qui participe aux clivages économiques et politiques mais les dépasse en même temps. L'émancipation des femmes n'est pas encore réalisée. Les relations entre les sexes seront assurément difficiles longtemps encore. L'admettre relève tant de la lucidité intellectuelle que du réalisme social. Et le défi qu'a à relever aujourd'hui le féminisme, plutôt que de chercher frontalement un ennemi bien localisé, c'est-à-dire à la manière des mouvements sociaux classiques qui œuvrent dans le champ des conflits économiques ou politiques, pourrait bien résider dans la recherche des voies nouvelles et originales que doit se frayer un mouvement social dont la tâche est d'inscrire ses luttes dans le champ bien plus diffus des luttes culturelles contemporaines. ■